

XYZ. La revue de la nouvelle

Descendre à la trattoria

Catherine Caron



Number 37, Spring 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3957ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caron, C. (1994). Descendre à la trattoria. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (37), 63–65.

DESCENDRE À LA TRATTORIA

CATHERINE CARON

« **D**escendre à la trattoria, et prendre un café aussi longtemps qu'il le faut. » Ce sont mes propres paroles. Celle pour qui je les ai prononcées ne devait pas avoir beaucoup plus de trente ans. Trente-cinq, peut-être. Une jeune femme. Une femme. À l'âge où la vie l'aura déjà un peu modelée, où la palette froide et sévère a touché l'argile, çà et là, d'éclats plus tendres; où la douceur de la chair s'est veinée de marbre bleu. Elle avait aussi l'air aigu des ambitieuses, des avides. Et son visage était levé vers moi, qui parlais. Je lui ai dit des choses. De celles qu'elle attendait, et je savais bien que ce n'était qu'apparence. Que pouvais-je, moi, vieil homme, contre tous ces cheveux fous, noirs et turbulents, qu'elle faisait voler sur son front ?

Descendre à la trattoria, et prendre un café aussi longtemps qu'il le faut. Beau conseil en vérité. L'a-t-elle suivi ? L'a-t-elle compris seulement, elle, la jeune femme sombre et béante, qui buvait mes paroles ? Se peut-il que ces mots la poignardent, si peu souvent que ce soit, et ramènent parfois, au hasard de sa mémoire, le vieil homme aux cheveux blancs ? Drus et ras. Argentés si l'on veut, au-dessus du front large, éternellement bronzé. Mais blancs, hélas.

L'homme, dis-je, le vieil homme. Celui qui, peut-être, n'existe plus depuis... Depuis quelque trente ans, maintenant. Trente ans que je marche à côté de lui, qui est resté dans l'ombre, à côté, au fond des tiroirs intimes où se cache un fouillis d'ombres mortes, comme les dentelles déchirées des habits de noce, qu'on retrouve après quelques lustres de brouillards infidèles. Le vieil homme que j'ai bien dû tuer, d'une façon ou d'une autre, au profit de celui qui parle pour de jeunes femmes avides, celui qui parle indéfiniment, et s'est condamné aux oracles.

Donc, elle m'écoutait. J'ai brodé à loisir, sur la nécessité de laisser venir les ondes, sur la maturation infinie des sédiments secrets, couche de mica bleu sur strate encore friable, et silence et repli, jusqu'à la nécessité soudaine: l'impérieux coup de pioche, l'inévitable libération. La poche des eaux rompue, et le livre qui s'accomplit. Ses yeux s'élargissaient, comme sous l'effet d'une drogue. Ou de l'orgasme des femmes, qui dilate la pupille, longtemps encore après que la sagesse ait replacé ses plis.

Et je n'étais pas l'homme, face à cette béance.

Oh, des femmes, bien sûr, depuis trente ans! C'était même facile. De vertueuses, et d'autres. Des responsables de quelque chose dans la culture, ou dans la politique, ou les deux à la fois. Des actrices, aussi, qui tentaient ainsi de me persuader qu'Elsa, c'était elles, et qu'Alberto ne saurait vivre que par tel ou tel. Certaines, simplement parce qu'elles m'avaient vu à la télévision. Et jamais, je n'étais l'homme.

Ce que j'ignore, c'est pourquoi si longtemps je m'en suis satisfait. Et pourquoi, surtout, depuis le jour de la jeune femme brune, je suis si près des sanglots, soudain.

Qu'elle ait admiré mes livres est une chose. Et peut-être était-elle sincère quand elle l'a dit, comme ça, avec ses lèvres peintes et ses yeux agrandis. Elle a parlé d'Elsa comme de quelqu'un dont la longue fréquentation vous a gauchi, un peu. Ainsi, j'aurai tout de même pétri la terre de son âme.

Mais son corps!

Je n'ai pas lu ses livres.

Sais-je encore lire des livres qui ne soient pas les miens?

Je n'ai pas déchiffré ses parchemins, pas retroussé ses jupons, pas épuisé la langue de sa bouche. Je n'ai pas lu ses livres.

Elle était avide de sentences bienfaisantes, blessée des caprices auxquels la soumettait son talent, et émue, hélas, par ma main tutélaire sur une épaule mince qui ne rêvait que de s'apesantir contre la vigueur de mes images jaillissantes, encore, et encore! Si souvent! Si régulièrement! Et avec tant d'ardeur! Que d'œuvres et

de pièces, et que de cathédrales ! Elle disait mes louanges, avec un entêtement qui me crucifiait.

Elle, si proche de la rupture. Et son angoisse qui disait : « Plus rien ne vient, parfois. Et si jamais les mots gelaient, et les images ? Comme une glaciation de l'âme, qui vous rejeterait dans le monde de ceux qui ne diront plus jamais, avec une brutalité inouïe. Comme disparaître des vivants, et cependant les regarder. L'incroyable scandale de voir paraître un livre qui ne soit pas le vôtre. Avez-vous connu cela ? »

Non, je n'étais pas l'homme.

L'homme à femmes, oui, le Méditerranéen, le carnassier.

Et elle voulait sembler brave, comme ça. Curieuse et désinvolte, comme si ses questions n'étaient que la routine des scories qu'on s'échange, entre auteurs de rencontre.

Descendre à la trattoria. Et mes mains se couvraient de cendres. Car écrire, oh certes, je le pouvais toujours. Mais avais-je encore du temps pour les terrasses devant lesquelles passent les femmes ? Elle me disait que non, avec ses cheveux noirs et sa bouche rouge, avec ses mots du nord et du froid, ses poudreries horizontales, tranchantes aussi sûrement que la peur.

Elle avance vers moi, les mains ouvertes sur le choc des banquises, et je comprends que l'homme est mort depuis longtemps. D'où vient que plus jamais, elle ne cesse de se lever, lentement, comme la petite eau des aubes grises, celles du panier de son qu'on apporte au bout des planches ? Que vient-elle boire, agenouillée devant moi, ses cheveux noirs répandus sur mes cuisses, comme un fuyant suaire ? Arrière, maudite, il n'est pas encore temps, et le café est chaud, sur la table de la terrasse. Attendons, le temps qu'il faut, et que roule ma lèvre sèche sur sa bouche froissée ; que roule encore ma plume...

Elle a souri, soudain.

Et la tasse était froide, depuis longtemps déjà.

XYZ